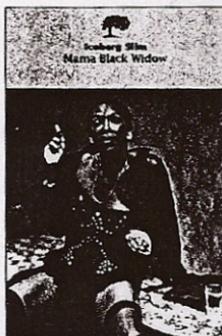


L'enfer du monde en quatre séismes

Envoyé spécial autour de sa chambre, une manière très bon marché de voir l'enfer du monde. Sur la table de chevet, quatre romans comme autant de guides de voyage qui ne me quittent plus. Le ciel y est parfois bleu, les paysages quelquefois attrayants, mais la question n'est pas là. Chacun de ces ouvrages piétine le pittoresque et envoie valser le chromo trompe-l'œil. « La vie est une chose grave, il faut gravir », disait Reverdy. Alors gravissons. A Chicago, avec Iceberg Slim, proxénète reconverti dans l'écriture. Nous



avons aimé « Pimp », son autobiographie saignante. Voici « Mama Black Widow », l'épouvantable destin d'un travelo chez qui tout va de travers : viols, baston, tôle. C'est corsé, violent, écrit comme si les touches de la Remington étaient des balles de mitraillette. Qui écrit comme ça chez nous ? Descendons un peu plus bas. Jusqu'à Cuba. Il n'y a que les divas pashminées de Saint-Germain-des-Prés pour se goberger de Fidel. Pedro Juan Gutiérrez, ancien journaliste à tête de malfrat, raconte son Cuba. Aussi revigorant qu'un saut à l'élastique, sans élastique. Crevant de faim, assoiffé de cul, Pedro Juan joint les deux bouts comme il peut. Et comme il veut : « La vie doit être régie par deux principes. Le premier, c'est que tout être humain a le droit d'agir comme il en a envie. Et le second, c'est que personne n'est obligé de respecter le premier. » Aux antipodes de toutes ces « havaneries » au folklore gngnang, Gutiérrez balance un grand livre servi par une écriture brute de décoffrage. Filons maintenant à Bombay. Gabrielle Wittkop, une romancière française que l'on redécouvre (le légendaire « Nécrophile », c'est elle), nous entraîne dans l'œil de la mort. Elle réussit une radiographie stupéfiante d'un assassinat, celui de « C. », l'un de ses amis, lardé de coups de couteau dans une ruelle infestée par « l'odeur de charogne et de choléra ». Mystère d'une mort non résolue, mais aussi mystère inexplicable de la mort, passage ou muraille de nuit. Autopsie d'un corps putréfié et purifié en un petit tas de cendres. Nick Tosches, une légende du journalisme américain, est parti sur les traces de l'opium pour « Vanity Fair ». A Hongkong où la vésicule du cobra est très recherchée, à Bangkok où le scarabée frit est, semble-t-il, délicieux. Nick court l'Asie à la recherche de la drogue « la plus délicatement exquise et la plus stupéfiante de toutes » jusqu'au Cambodge chez le vieux Chiang et ses pipes magiques. Là, Nick « congédie tous les babils du monde pour faire place à cette poésie sans parole que seuls les plus grands poètes ont pu entr'apercevoir en une brève épiphanie ». Nick est chez lui, enfin. Vous serez chez vous dans ce petit texte de grand reportage où galope, comme dans les trois autres récits, cette petite bête entêtée, capricieuse, tourmentée. L'âme humaine jamais en repos, qui se cogne où ses yeux la guident.

Fabrice Gaignault

■ ICEBERG SLIM - MAMA BLACK WIDOW - TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR GÉRARD HENRI (L'OLIVIER, 302 P.).

■ PEDRO JUAN GUTIÉRREZ - TRILOGIE SALE DE LA HAVANE - TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR BERNARD COHEN (ALBIN MICHEL, 426 P.).

■ GABRIELLE WITTKOP - LA MORT DE C. (VERTICALES, 200 P.).

■ NICK TOSCHES - CONFESSIONS D'UN CHASSEUR D'OPIMUM - TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JEAN-MARC MANDOSIO (ALLIA, 78 P.).

Les romans de la semaine

gabrielle
wittkop

tablets



la mort de C.

